PLUS LOIN

Le numéro : 1 franc
MENSUEL — N° 95
12 FRANCS PAR AN — MARS 1933

ABONNEMENTS
Librairie FRANSSEN, 11, rue de Cluny, Paris 5e
Compte chèques postaux : Paris 462-58

REDACTION
M. PIERROT, 2, rue des Haudriettes, 2, Paris 3e

SOMMAIRE

Marie Goldsmith, **M. Pierrot** 1
Le droit à la vie, **M. P.** 4
Congrès d'Amsterdam 7
Théâtre, **M. P.** 10
Contre la cherté de la viande, **Daudé-Bancel** 11
Divers. — Banquet 12

MARIE GOLDSMITH

En novembre 1891, un étudiant, blanquiste et très révolutionnaire, Jules-Louis Breton, qui plus tard entra au Parlement, fit distribuer un manifeste pour appeler la jeunesse des écoles à fonder un groupe socialiste. On se réunit d'abord chez Breton, puis dans une bibliothèque fouriériste de la rue Mouffetard. Grâce à l'énergie du roumain, Georges Diamandy, le groupe se déclara internationaliste, ce qui écarta de lui un tas de jeunes radicaillons, vaguement socialisants et trop férus de politicaillerie. Grâce à la tenacité de Breton on ajouta au titre l'étiquette révolutionnaire. Et ainsi fut créé, en décembre 1891, le premier groupe socialiste d'étudiants, celui des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris (E.S.R.I.).

Réunion de jeunes gens, ayant chacun leurs habitudes, leurs traditions, les préjugés imposés par l'éducation, par l'instruction officielle, par le milieu familial et social, mais ayant un idéalisme, mais avides de connaître, ne redoutant pas les hypothèses les plus audacieuses, se lançant dans des discussions passionnées qui peu à peu aboutissaient à démolir les traditions, à saper les préjugés, à changer les habitudes. Mais les membres du groupe n'avaient pas pour but de passer leur temps à faire de l'esprit et à cultiver le paradoxe. Ils avaient un idéalisme et ils cherchaient à le confirmer. On se mit immédiatement au travail sous la direction intellectuelle et morale des camarades plus âgés, Alfred Bonnet, Suffren Raymond, Georges Diamandy, qui avaient quatre ou cinq ans de plus que les autres et qui avaient déjà étudié les théories socialistes. La première année fut consacrée à la revue rapide des systèmes socialistes antérieurs et à une étude longue et précise du « Capital » de Karl Marx (1). Les discussions furent toujours sérieuses. On prit le goût et l'habitude de la méthode, de la critique rationnelle, de la recherche de la vérité.

Au noyau du début, Bonnet, Breton, Chapoutot, Diamandy, Lorcin, Moucholte, Neuville, Pierrot, Suffren Raymond, Rémy, Thiercelin, Léon Thivier, Ygouf, Zévaès, Zimmer et d'autres dont j'ai oublié le nom, s'adjoignirent rapidement Attal, Ameline, Ducroquet, Julien, Lapie qui ne fit que passer, Métin, d'autres encore, des étudiants roumains, des étudiants russes (dont la colonie était alors vivante et nombreuse à cause des persécutions tzaristes) et des étudiantes de même nationalité. La presque unanimité des étudiantes à cette époque étaient étrangères. Les préjugés de la bourgeoisie française s'opposaient à ce que les jeunes filles entrâssent à l'Université ; c'eût été pour elles la déchéance. Parmi les cinq ou six étudiantes qui entrèrent au groupe, il y eut *Marie Goldsmith* et son amie Roubanovitch.

Notre effort était de nous instruire nous-mêmes et d'aider à l'émancipation des travailleurs. Il nous paraissait qu'il était de la discrétion la plus élémentaire de laisser ceux-ci discuter eux-mêmes leurs intérêts et choisir parmi eux leurs représentants. Nous pensions que nous devions rester en dehors des luttes politiques et surtout ne pas nous offrir comme candidats dans les luttes électorales. Cette décision ne fut pas du goût de tous, et à la fin de 1892, Zévaès et Thiercelin quittaient le groupe pour fonder celui des étudiants collectivistes, adhérent au parti guesdiste, dans le dessein de prendre part aux campagnes politiciennes.

Nous avions plus de sympathie pour l'action ouvrière proprement dite. A ce moment, il n'y avait que les syndicats allemanistes qui menassent une action autonome et véritablement prolétarienne. Plusieurs d'entre nous avaient des relations d'amitié avec Jean Allemane ; un peu plus tard, grâce à l'intermédiaire d'Hamon, nous nous liâmes avec Fernand Pelloutier, aussitôt que celui-ci vint à Paris. D'autre part Métin et Remy, au retour de leur année de service militaire, mettaient leur influence à pousser le groupe vers l'anarchie. Nous entrions en rapport avec

(1) Nous fûmes souvent obligés de changer de local au cours de cette première année. Et je note qu'ayant trouvé à nous réunir dans la salle annexe d'un café au-dessous de l'Association générale des étudiants, nous en fûmes évincés sous la pression du comité de cette association où dominait alors, sans qu'il en fit partie officiellement, l'influence de Léon Blum ; il n'avait pas encore trouvé son chemin de Damas.

Grave, et nous retrouvions aux *Temps Nouveaux*, Paul Delesalle que nous connaissions depuis 1892.

Cependant le groupe ne s'était inféodé à aucun parti, à aucune secte. Il continuait à recruter des membres aux tendances diverses, des marxistes libéraux comme Schumacher (russe), Arndt (allemand), ou des anti-social-démocrates comme Cornelissen. Il s'élargissait en englobant une partie des membres de la Ligue démocratique des écoles (Marchand, E. Milhaud, Bon, etc.) et même en recevant l'adhésion des étudiants collectivistes qui vinrent à ses séances pendant quelques mois.

Les opinions des E.S.R.I. apparaissent dans les brochures que le groupe publia successivement de 1894 à 1901 : le socialisme et les étudiants, pourquoi nous sommes internationalistes, les révolutionnaires au congrès de Londres, réformes et révolution, l'individu et le communisme, misère et mortalité, comment l'Etat enseigne la morale, les anarchistes et les syndicats, la scission socialiste, le tolstoïsme et l'anarchie, coopératisme et néo-coopératisme, le communisme et l'anarchie, la grève générale. Elles étaient l'œuvre d'une commission et discutées chapitre par chapitre au cours des séances publiques. Cette commission comprenait de 6 à 12 membres. Leur collaboration fut tellement enchevêtrée dans certaines brochures qu'il me serait impossible de dire aujourd'hui quelle fut la part de chacun. La vie du groupe se réduisit peu à peu à l'activité de la commission, dont les membres, sauf un noyau permanent, ne furent pas toujours exactement les mêmes. Outre un camarade devenu professeur de faculté, que je ne puis nommer ici, les plus jeunes associés furent Crémieu et Jacoubet.

Le mérite du groupe fut d'avoir aidé à dégager les principes du syndicalisme révolutionnaire, au moment même où celui-ci naissait et se développait, et d'avoir devancé les théoriciens purs qui foisonnèrent par la suite. Au lieu de la diplomatie des réformistes, nous pensions que l'action avait sinon plus de résultats immédiats, du moins une vertu éducative. L'étude du mouvement ouvrier avait détourné le groupe, à partir de 1896, de la jeunesse des écoles. Il appelait les travailleurs à ses discussions, et c'est ainsi que Delesalle et d'autres nous apportèrent leur collaboration.

La part de *Marie Goldsmith*, la seule de nos camarades femmes qui était demeurée au groupe, fut peu considérable dans les premières brochures. Elle devint de plus en plus grande au fur et à mesure que le groupe se resserra, surtout à partir de la septième brochure. Le comité de rédaction prit l'habitude de se réunir chez elle. Elle intervenait pour remettre ordre et clarté dans la discussion lorsque celle-ci devenait confuse et commençait à s'embrouiller. Ce furent son influence et celle de Remy qui orientèrent définitivement l'activité du groupe vers l'anarchisme. D'ailleurs le groupe déclinait. Les camarades peu à peu s'en allaient pour prendre un poste ou pour s'établir soit en province, soit aux colonies ; d'autres étaient retournés à l'étranger. Beaucoup se mariaient. Tous étaient pris par la nécessité de gagner leur existence. Le groupe disparut en 1901.

J'ai raconté la vie du groupe parce que la vie de *Goldsmith* se confondit en grande partie avec elle. J'ai éprouvé par expérience que la vie collective donne d'aussi belles émotions, d'aussi fortes satisfactions et qu'elle offre plus d'ampleur et plus de sécurité que la vie individuelle trop souvent confinée à un égoïsme mesquin et faussée par une vanité ridicule. En tout cas notre vie collective nous a servi à fonder notre psychologie morale et notre philosophie sociale sur des données réfléchies ; elle ne nous a pas empêchés de conserver notre personnalité.

La vie collective aide au développement des individus à condition que ceux-ci ne s'enferment pas dans un seul groupe et qu'ils aient en dehors de lui d'autres activités, à condition par exemple qu'ils participent à une activité professionnelle, à d'autres groupes encore (artistiques, etc.), qu'ils aient une vie familiale. A ce point de vue la famille, la famille vivante avec les préoccupations que donne l'éducation des enfants, a son utilité contre la tendance à ne voir les faits sociaux que d'après des formules théoriques. Par contre, l'égoïsme familial fait perdre de vue la vie sociale et méconnaître la solidarité humaine.

En dehors du groupe des E. S. R. I., *Goldsmith* fréquentait les milieux révolutionnaires russes, multiples et divers à cette époque. Le vieux Lavrof, par sa présence même à Paris (il habitait rue Saint-Jacques), avait sur eux la plus grande influence. Les tendances du socialisme révolutionnaires prédominaient. Dans un pays essentiellement agricole et pour ainsi dire sans industrie, la révolution agraire paraissait la première chose à organiser. Quelques étudiants russes se réclamaient de Plekhanof, la bête noire des anarchistes, et faisaient bande à part. Pour eux, la révolution, la vraie révolution, c'était la révolution marxiste, paradoxale dans un pays où les ouvriers industriels et prolétarisés étaient en infime minorité. Le fatalisme du matérialisme économique aboutissait, tout au moins dans l'esprit de quelques-uns, à attendre le développement du stade capitaliste. Chez les autres on voyait poindre la théorie de la dictature du prolétariat. Pour ces fanatiques, ignorants de la vie sociale, la dialectique hégélienne servait à connaître et à expliquer tous les faits économiques et sociaux, comme si ces phénomènes devaient obéir à une règle scolastique.

Goldsmith fréquentait chez Lavrof. Elle y fit connaissance de Simon Rappoport, que nous eûmes comme ami commun, Simon Rappoport, le noir, un original et le meilleur des hommes. Il ne faut pas le confondre avec son homonyme, Charles Rappoport, le blond, que nous connûmes, lui, au groupe des E. S. R. I., où il vint vers 1896 bavarder inlassablement. Simon, qui vécut toujours en bohême charitable, était sous le pseudonyme d'Ansky, un écrivain de talent et faisait revivre en langue yddish le folk-lore juif. Il mourut extrêmement pauvre, sans avoir la joie de voir représenter son œuvre, le Dybbouk, qui fit au théâtre une carrière triomphale. Des nationalistes juifs ont prétendu s'emparer d'Ansky et sans scrupules faire un des leurs de ce révolutionnaire impétinent. Les morts ont toujours bon dos.

Ce fut probablement au Congrès international socialiste de Londres en 1896 que *Goldmith* fit la connaissance de Kropotkine, comme c'est là aussi qu'elle se lia avec

Cornelissen, Hamon, Tcherkesoff et quelques autres. A partir de ce moment Kropotkine eut la plus grande influence sur ses idées et dirigea ses tendances révolutionnaires. En correspondance constante avec lui, elle fut son disciple le plus fidèle et le plus cher. Toute son activité sociale fut dès lors dirigée vers la propagande anarchiste. Elle fut en rapports d'amitié avec Nettlau, avec Brupbacher, avec Paul Reclus, avec Dave, avec le docteur et Madame Zielinski, avec tant d'autres, dont je ne puis ici publier les noms, et qui ont eu pour elle les sentiments les plus affectueux.

Elle collabora aux *Temps Nouveaux*, d'une façon suivie, donnant des traductions, des correspondances de journaux étrangers et aussi des articles originaux sous les pseudonymes de M. Corn et d'Isidine. Si je me souviens bien, notre collaboration au journal commença en même temps et d'une façon régulière. C'était au temps des événements de Crète, alors que la population chrétienne s'était soulevée contre la domination turque. Kropotkine ou Tcherkesoff avait pris parti pour la libération des Crétois. Après une conversation avec *Goldsmith* et Remy, j'écrivis un article pour déclarer que ce soulèvement devait nous laisser à peu près indifférent, puisque d'après les nouvelles, la population chrétienne s'était mise à massacrer la population musulmane et à la dépouiller de ses biens, que les habitants musulmans, en forte minorité, avaient bien, eux aussi, le droit de vivre, et que la solution de la question crétoise n'était pas dans un changement de gouvernement et dans l'instauration d'une nouvelle tyrannie s'exerçant sur l'autre partie de la population. A quoi Kropotkine répondit que sans prendre le point de vue patriotique des nationalismes, il fallait envisager l'évolution de l'humanité et que la civilisation occidentale avec ses défauts était infiniment préférable à la routine et à la stagnation sous une tyrannie turque dont il était impossible d'espérer le changement. En somme donner leurs chances au progrès et à la liberté. Je suis bien sûr de déformer l'argumentation de Kropotkine, je n'ai pas sa réponse sous les yeux. Mais telle est l'interprétation qui m'est restée dans l'esprit. Et c'est le même point de vue auquel Kropotkine devait se placer en 1914 et en 1916, *non pas celui du patriotisme et du nationalisme*, mais celui de la civilisation : féodale et militariste ou démocratique et libérale. Il disait que la victoire des empires centraux serait l'affermissement de la féodalité militaire et la persistance ou la restauration du principe monarchique. J'avais complètement oublié la polémique crétoise ; c'est *Goldsmith* qui m'en a fait souvenir et qui proposait dernièrement d'en publier des extraits pour éclairer le point de vue du manifeste des Seize. A ce propos elle-même a donné dans le n° 44 de *Plus Loin* (novembre 1938) sous la signature d'Isidine un article qui à mon avis clôt définitivement le débat.

Aux *Temps Nouveaux* nous continuâmes un travail d'édition de brochures avec Paul Delesalle. Puis, après le passage d'Amédée Dunois, ou peut-être pendant son secrétariat, fut créé un groupe d'amis des *Temps Nouveaux* avec Desplanques (qui succéda à Dunois comme secrétaire de rédaction), James Guillaume, Monatte, André Girard, Ch. Benoît (qui s'occupa spécialement de l'édition des brochures), etc. Monatte, pris par son journal, *La Vie Ouvrière*, ne resta pas très longtemps. Mais sous l'impulsion de Guérin, il y eut des réunions assez suivies qui se tinrent jusqu'à la guerre, à peu près tous les quinze jours, et où *Goldsmith* assista assez régulièrement.

En 1919, Guérin ressuscita les *Temps Nouveaux* (édition d'après guerre) avec *Goldsmith* au comité de rédaction. Puis, après la scission avec Jean Grave, *Plus Loin* apparaissait en mars 1925. *Goldsmith* faisait partie du groupe fondateur avec Desplanques, Cornelissen, David, Dooghe, Kermabon, Bertrand, Jacques et Paul Reclus, Tcherkesoff, etc. Elle prit part aux réunions du comité de rédaction jusqu'au jour où l'affaiblissement progressif de sa mère ne lui permit pas de la laisser seule et de s'absenter le soir. Mais elle envoyait de la copie, et son dernier article « A travers notre presse » a paru dans le n° 93 (janvier 1933).

En même temps son logis était le centre de réunions amicales et vivantes avec tant et tant de révolutionnaires russes, dont je ne peux donner ici les noms. Et elle faisait un travail considérable de collaboration et de correspondances au profit des publications étrangères d'avant-garde. C'est à elle que Kropotkine confia la traduction française de l'*Ethique*. Elle avait même espéré pouvoir en donner la deuxième partie avec les notes éparses qu'il avait laissées.

Enfin elle avait une activité scientifique. Docteur ès-sciences, elle était devenue la secrétaire et la collaboratrice d'Yves Delage avec qui elle écrivit deux ouvrages : *Les théories de l'évolution* et *La Parthénogénèse naturelle et expérimentale*. Surtout elle faisait avec lui l'*Année biologique*, dont elle fut l'un des deux secrétaires depuis 1902, le seul secrétaire depuis 1919 et en réalité la véritable cheville ouvrière. Ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie, une époque de travail fécond dans la sécurité. Delage, devenu aveugle, se confiait entièrement à elle. « Si modeste qu'elle fût, il en résulta contre elle de terribles jalousies, à la fois des adversaires de l'école de Delage et de beaucoup d'élèves même de celui-ci, ces derniers étant furieux de la confiance à peu près exclusive que lui accordait Delage. Elle la méritait et ne pouvait certes porter ombrage à personne. Ce n'en fut pas moins sur son dos que s'établit la réconciliation apparente des adversaires et des amis de Delage, à la mort de celui-ci. Elle lui avait servi, intellectuellement et un peu matériellement de chien d'aveugle. Il ne la récompensa même pas en la dirigeant, comme il eût dû le faire, vers une situation officielle, et, pauvre et chargé de famille, il ne la récompensa pas non plus autrement de façon sensible. C'était un illuminé. Mais la pauvre Goldsmith fut par trop dépourvue de sens pratique. Elle était réfractaire à la naturalisation, sans laquelle elle était condamnée, dans le milieu où elle vivait, à la misère, puisqu'elle n'y pouvait avoir de situation officielle sans être française. Delage aurait pû le lui dire ».

En tout cas elle fut évincée de l'*Année biologique*, où la fonction de secrétaire n'était pourtant pas une situation officielle. Elle continue ses travaux dans des laboratoires

successifs et dans des conditions assez précaires. « Partout où elle passa, elle s'effaça trop ; elle y vivait trop isolée et trop à l'écart des travaux qui s'y faisaient ; cette réserve était méchamment jugée et elle acheva de lui faire tort ».

En 1927, elle publiait néanmoins chez Costes, *La psychologie comparée* (in-12°, p. 344) où elle passe en revue dans la série animale, les tropismes, les réflexes, les instincts, l'établissement des associations qui sont la source de la mémoire et de tous les processus intellectuels supérieurs.

Dans cet ouvrage et dans *Les théories de l'évolution*, *Goldsmith* fait une sorte de synthèse philosophique, faisant la revue et la critique des théories émises sur l'un et l'autre sujet. Comme ouvrages de recherches personnelles, j'ai déjà cité *La Parthénogénèse*, en collaboration, il est vrai, avec Delage, mais où sa contribution est énorme. Enfin sa thèse de doctorat étudie les *Réactions physiologiques et psychiques des poissons*. Je crois intéressant de reproduire ce passage de la première page :

« Il y a peu de temps encore, la psychologie, spéculative comme la philosophie elle-même, appartenait à ce titre au domaine des lettres et non à celui des sciences de la nature. Cependant la théorie de l'évolution, et aussi le matérialisme philosophique du milieu du XIXe siècle, lui indiquaient déjà une autre voie ; la pensée d'Auguste Comte, qui dans la *Politique positive* prévoit la création d'une psychologie comparée, basée sur l'étude du système nerveux, avait même précédé ces doctrines, mais sans avoir trouvé l'écho à son époque. La psychologie fermement attachée aux anciennes traditions de la pensée, n'a pris la nouvelle orientation que lentement, et jusqu'à l'heure actuelle encore elle n'est pas entièrement devenue une science basée sur l'observation et l'expérimentation ».

Le but de *M. Goldsmith* est de contribuer de faire progresser la psychologie en tant que science expérimentale, et pour cela elle a poursuivi des recherches sur le psychisme des animaux ; ce sont des observations sur les poissons, faites à la station biologique de Roscoff, qui lui en ont fourni les matériaux. Les *associations* que peut fournir un cerveau de poisson sont très éloignées des nôtres, mais c'est « quelque chose d'où les véritables associations sont nées plus tard au cours de l'évolution » (p. 128). Telle est l'une des conclusions du travail de *Goldsmith*. Elle est fort importante. Mais *Goldsmith*, qui avait été accaparée par Delage, n'avait plus à sa disposition de laboratoire où elle eût ses coudées franches ; les travaux originaux lui étaient fort difficiles. D'autre part sa spécialité, la Psychologie expérimentale, était le fief d'une camarilla, celle-là même qui l'a débarquée de *l'année biologique*.

Après la mort de Kroptkine et de Delage, qui disparurent à peu de distance l'un de l'autre, *Goldsmith* se trouva dépourvue des soutiens moraux sur lesquels elle avait pris l'habitude de s'appuyer. La vieillesse arrivait, une vieillesse sans aucune sécurité, avec un seul refuge affectif, celui d'une mère qui s'éteignait lentement. Depuis deux mois, *Goldsmith* n'osait plus prendre la moindre liberté, même dans la journée, elle ne sortait plus du tout, elle avait abandonné ses travaux de laboratoire. Lorsque sa mère mourut à 83 ans dans la nuit du 8 au 9 janvier, elle s'empoisonna pour ne pas lui survivre.

M. PIERROT.

LE DROIT A LA VIE

Le deuxième dîner du Droit à la Vie qui a eu lieu le 29 novembre, a réuni une aussi grande affluence de convives que la première fois, peut-être plus de 80 personnes. Comme chacun a été invité à dire son nom et sa profession, j'ai constaté, comme la première fois aussi, que la majorité des convives étaient des professeurs, des publicistes, quelques ingénieurs, quelques fonctionnaires de diverses administrations, ensuite et en plus petit nombre, des architectes, des médecins, des dentistes, des avocats, en général, quelques employés, une ouvrière giletière, un mécanicien ; mais je me suis aperçu que ce mécanicien était Raoul Lenoir, fonctionnaire de la C. G. T., il y avait aussi un autre fonctionnaire de la C. G. T., Guiraud, que je n'avais pas remarqué d'abord.

Mon impression c'est que le *Droit à la Vie* groupe principalement la gauche de la C. T. I. (Confédération des Travailleurs Intellectuels) et semble être une résurrection de l'Ustica, (qui fut dévorée par le communisme) avec un programme de propagande morale : inspirer aux hommes, à la masse des hommes, aux prolétaires le sentiment qu'ils ont droit à la vie, ce qui peut conduire insensiblement à une situation révolutionnaire, si l'on arrive à transformer ainsi la mentalité des travailleurs.

Jusqu'à présent les idées du groupe me paraissent assez floues. Je ne vois pas si l'on tend à se diriger vers une organisation sociale, fondée sur des fédérations libres, ou bien vers une économie dirigée, instaurant des corvées de travail social, réduites à un minimum de temps, et des loisirs surveillés. Entre la conception de Rodrigues, qui ne considère que l'individu et qui voudrait que la société lui fût subordonnée, et les aspirations de Schreiber qui vont à un étatisme assez proche du fascisme ou du bolchevisme, il y a un abîme que la bonne volonté mutuelle ne suffira pas longtemps à couvrir, si le mouvement doit se développer. Sans doute l'Etat peut prétendre qu'en donnant aux hommes un travail assuré, compatible avec leurs aptitudes et de courte durée, en organisant leurs loisirs et leurs plaisirs, il se dévoue à leur sécurité, à leur confort, à leurs distractions et que les individus ne sont pas sacrifiés à la collectivité. Mais ils sont protégés à peu près comme des enfants mineurs, avec toutes les fâcheu-

ses conséquences, morales et sociales, qui doivent résulter d'un tel état de choses.

⁂

Rodrigues prend le premier la parole pour dire que le thème de la conversation de ce soir est *la politique des salaires*. Il ajoute que chacun parlera en son nom personnel et non pas au nom du groupe ou du parti auquel il appartient. Le *droit à la vie* est un groupe d'individus.

Sainte Lagüe donne le point de vue des travailleurs intellectuels. Il n'est pas économiste et il y a beaucoup de choses qu'il ne comprend pas, comme le régime de la Banque de France, laquelle garde ses bénéfices pour elle et passe ses pertes aux contribuables, ce qui est arrivé au moment de la chute de la livre sterling. Examinant les faits avec le regard d'un simple, il n'a pas de peine à imaginer que la diminution du traitement des fonctionnaires sera le point de départ d'une diminution des salaires pour les autres travailleurs. L'exemple de l'Etat sera nécessairement suivi par les patrons. D'où diminution de la puissance d'achats. Un fabricant d'ustensiles en aluminium se frottera les mains parce qu'il aura économisé 10.000 francs sur les salaires de son personnel, mais il s'apercevra que sa vente a diminué, qu'il a vendu 50.000 francs de moins. Alors il réclamera une nouvelle diminution des salaires pour vendre à meilleur marché et agrandir ses débouchés, sans comprendre que c'est cette diminution même qui diminue le volume de ses affaires.

Louis Gallié considère que le manifeste du *Droit à la Vie* est une nouvelle *déclaration des droits de l'homme*. Une nouvelle civilisation est née. Les philosophes du XVIIIe siècle avaient donné quelques directives pour un monde nouveau. Nous devons poser de nouvelles directives pour construire un autre monde sans aller à l'aveuglette. Les directives n'auront d'effet que si elles ont la force de s'étendre. Le mouvement commence. J'ai eu l'occasion de communiquer le manifeste du *Droit à la vie* à une association anglaise qui correspond à la confédération des travailleurs intellectuels, et il a été adopté avec enthousiasme. A la Société des Nations, 52 nations ont accepté de faire cette déclaration solennelle, que le travail humain doit être hors du commerce. Il faut rappeler cette déclaration. A vrai dire, il ne devrait pas y avoir de chômage. Il y a simplement une mauvaise répartition des heures de travail et des heures de loisir. Les heures de loisir doivent augmenter au fur et à mesure que les progrès techniques augmentent la production, à condition que les travailleurs, produisant autant en moins de temps, touchent leur salaire complet, un salaire qui corresponde à leurs besoins.

Raoul Lenoir. — On s'attache trop au problème matériel et on ne prête pas assez d'attention au problème moral, aux sentiments humains. Le *Droit à la vie* a la possibilité de créer un courant moral, de créer une puissance supérieure aux gouvernements. Dans le milieu ouvrier, quand on voit les vieux travailleurs, usés par la tâche, être mis au rebut, on comprend mieux le principe du droit à la vie : droit à la vie pour les vieux travailleurs, droit à la notion plus ferme de dignité individuelle. Il y a trop de vie pour tous, droit à la vie apportant aux hommes une production, mais il y a surtout trop de gens qui ne consomment pas assez. Trop d'accaparement, trop d'injustice. Sans doute l'humanité est divisée en classes, mais ce qui classe véritablement une individu c'est être pourvu ou non de l'esprit de domination. Cet esprit doit disparaître dans une nouvelle société, dans une société généreuse et juste.

Maurice Lacroix. — L'homme vit dans une organisation collective, mais il est actuellement et il a toujours été dominé par la collectivité. La déclaration du *Droit à la vie* s'oppose à cette domination. Passons maintenant à la politique des salaires qui est le sujet de la discussion de ce soir. On cherche à résoudre la crise par des compressions de salaires. Sainte Lagüe a dit ce que j'aurais pu dire De réduction en réduction, on diminue le pouvoir d'achat, et la crise augmente. On a fait cette expérience lamentable en Angleterre, il y a deux ans. Donc, les capitalistes réduisent les salaires pour ne pas réduire leurs bénéfices, ils diminuent le standard de vie de leurs ouvriers, ils sèment l'insécurité et l'inquiétude. Nous revenons au temps du régime censitaire, d'un côté les nantis, de l'autre les misérables. Souvenons-nous de ce temps où l'instruction n'était pas gratuite. Les prix n'étaient pas assez élevés pour payer les frais de cette instruction, mais c'était bien suffisant pour écarter les enfants des pauvres, les indésirables. Nous nous acheminons vers l'augmentation de l'inégalité sociale. Le remède ? Que, pour commencer, les grandes entreprises deviennent la propriété de tous.

Gaston Bergery prend la parole (et ce sera le discours le plus intéressant de la soirée) pour donner ses impressions sur un récent voyage en Allemagne. Voyage de huit jours seulement. Mais c'est la troisième fois qu'il va en Allemagne depuis 1924, et il a ainsi des points de comparaison.

Il lui a semblé que la psychologie allemande est dominée par trois éléments.

« Le premier est la psychose de la misère. Il y a là-bas 5 millions et demi de chômeurs, ce qui fait, avec les familles, vingt millions de personnes ayant à peine de quoi manger. Il est assez difficile de les voir ces chômeurs. Ils ont quitté les villes, ils ont abandonné les magnifiques cités ouvrières avec loyers trop élevés pour eux, ils se sont réfugiés dans une lande proche, qui a pris l'aspect de la zone des fortifications, une zone de 10 kilomètres de long, où ils ont construit avec des planches et de la tôle ondulée de pauvres cabanes entourées d'un petit carré de choux. Ils ne vont à la ville que pour toucher leur allocation ou pour manifester. Pour eux, n'importe quoi, vous entendez, n'importe quoi, vaut mieux que l'état actuel. Remarquons enfin que le chômage ne touche pas que les travailleurs manuels, il touche les intellectuels. Toute la jeunesse, sortant des universités, n'a pas de travail et n'a aucun espoir d'en trouver jamais.

« Le deuxième élément est la psychose que j'appellerai obsidionale, la psychose de l'encerclement. Dans le petit peuple, le Reich apparaît comme encerclé, humilié du fait des armées de notre pays et de celles de tous ces petits pays dont nous sommes les banquiers et les armuriers. Cet état d'esprit, nous ne le comprenons pas, parce que la

presque unanimité du peuple français est profondément pacifiste. Alors on se dit : « Qu'est-ce que ça peut bien faire aux Allemands que nous soyons armés ? » parce que nous sentons que nous ne voulons pas nous servir de cette force armée. Mais avouons-le, c'est de la candeur. Et c'était l'état d'esprit de Maginot. Comment imaginer que les Allemands aient confiance, puisqu'ils ne peuvent pas se rendre compte de l'état d'esprit qui règne ici. Ils ne peuvent voir que le fait, leur infériorité militaire. Cette deuxième psychose est entretenue par la presse, par les images qui montrent la disproportion énorme des armements, sans d'ailleurs, du moins la plupart du temps, de déformation haineuse. On parle ici d'armements clandestins. C'est une plaisanterie sinistre. Comment organiser dans le secret une mobilisation ? Nous savons combien une mobilisation au grand jour, patiemment organisée, est difficile, que la confusion et le gâchis sont impossibles à éviter, et l'on y invoque le danger d'une mobilisation clandestine se déclenchant brusquement ! Supposition grotesque.

« Le troisième élément de la psychologie allemande est le plus grave et le plus ignoré. Arrivé à Hambourg pour y faire une conférence, j'y fus reçu par le doyen de la Faculté de philosophie, tout à fait favorable au rapprochement avec la France, et la première chose qu'il me dit, fut : « Surtout ne soyez pas pacifiste ». Et, en effet, le troisième élément est l'horreur de la résignation au statu quo. Or, qu'est-ce que le pacifisme, sinon le quiétisme, sinon l'acceptation du statu quo ? Se lamenter sur les horreurs de la guerre, proclamer que la guerre est une grande souffrance, c'est entendu, tout le monde le sait, mais cette horreur de la guerre, ces lamentations pacifistes sont pour les Allemands la résignation à l'esclavage, à l'humiliation. Le nationalisme est une passion plus forte que le raisonnement. Et puis la mémoire affective est celle qui est la plus courte. Les souffrances s'oublient. Les femmes oublient la torture de l'accouchement, sinon elles ne recommenceraient pas. Ce n'est donc pas le raisonnement qu'il faut opposer au nationalisme, c'est une autre passion. C'est celle de l'internationale. C'est l'appel à créer un monde nouveau, un ordre nouveau, à faire un travail effectif, un travail de construction. Toute l'Allemagne sera avec nous. Tandis qui si vous vous attachez à la pérennité du traité de Versailles, vous aurez toute l'Allemagne contre vous et tous ses gouvernements. Les changements de majorité et les changements de chancelier n'ont d'importance que pour la politique intérieure, ils n'en ont aucune pour la politique extérieure. Une entente franco-allemande est une chimère, tant qu'on restera sur le terrain de la discussion des traités ».

Emile Schreiber. — « On a oublié d'augmenter les fonctionnaires au moment de la prospérité. Et voilà qu'on s'apprête à réduire leurs traitements. N'est-ce pas une injustice ? Contre ces revendications, il n'y a rien à dire à première vue. Et pourtant que les fonctionnaires reconnaissent qu'ils ont un bien inestimable que n'ont pas les autres travailleurs, la sécurité. Cette sécurité nous voudrions l'avoir tous, et elle vaut bien quelques sacrifices. A vrai dire, je crois bien que pour obtenir cette sécurité, toute l'humanité s'achemine peu à peu vers une organisation sociale où tout le monde sera fonctionnaire, simplement par le développement des mesures législatives. La justice serait qu'en même temps qu'on abaisse les traitements et salaires, on abaisse en même temps, comme le fascisme l'a fait en Italie, et le coût de la vie et le prix des loyers ».

Roger Francq. — « La diminution des salaires aboutit à un nouveau progrès de la sous-consommation, puisque toute diminution des salaires diminue le pouvoir d'achat. Mais le capitalisme veut sauvegarder son profit entier. En réalité, on ne résout pas la crise par de tels moyens. Le monde regorge de produits stockés. Devant la surproduction on a bien pensé à réduire les heures de travail et on parle de la semaine de 40 heures, ce qui serait insuffisant — ce qui est tout à fait illusoire et inopérant, puisque les patrons entendent bien que les salaires horaires resteront les mêmes. Et même sous cette forme, ils font opposition à la réforme, à cette ombre de réforme. Qu'on le veuille ou non, le machinisme se développe d'une façon extraordinaire. Nous avons vu aujourd'hui, avec Vogel, une machine qui peut faire, à elle seule, la comptabilité des banques ou des grands magasins... »

Vogel. — « Elle remplace 25 comptables et 400 employés de magasin ».

Roger Francq. — « Avec les progrès du machinisme, moins de 40 heures de travail sont nécessaires pour la production. La réduction du temps de travail (sans abaissement des salaires totaux, c'est-à-dire avec relèvement des salaires horaires), c'est là affaire d'organisation, et, au point de vue technique, cette organisation n'offre aucune difficulté. Mais il faut le vouloir. Comment créer la volonté initiale qui déclenchera le mouvement ? Une mystique peut seule créer cette force. Et le *Droit à la vie* doit être cette mystique. Mais pour cela la chose principale est d'avoir la jeunesse avec soi. C'est la jeunesse qui construira l'avenir ».

Rodrigues. — « Dans la politique actuelle des salaires, dans la volonté de diminuer les traitements des fonctionnaires, le gouvernement a pris une attitude de scélératesse. La seule solution qu'il obtiendra, ce sera d'enlever la sécurité à ceux qui l'ont pour le moment. Schreiber a dit : tous fonctionnaires. Mais c'est déjà vrai en ce moment. Tous ceux qui travaillent, fonctionnent. Tous ceux qui fonctionnent, sont fonctionnaires. Simplement, il y a des fonctionnaires privés et des fonctionnaires publics. Quant à ceux qui ne sont pas fonctionnaires, ceux qui ne fonctionnent pas, ce sont les parasites sociaux. Nous demandons la sécurité pour tous les êtres humains. Est-ce impossible ? Nous vivons aujourd'hui sous le signe de la richesse, tandis que dans les temps passés l'humanité vivait sous le signe de la pauvreté. On a dit autrefois, on dit aujourd'hui en Russie : « celui qui ne travaille pas, ne mange pas », c'est-à-dire celui qui ne veut pas travailler. Or, il y a un fait nouveau, c'est que le travailleur ne trouve plus l'emploi de sa force de travail. Il veut travailler, mais il ne le peut pas. Que ce soit un travailleur musculaire ou un travailleur cérébral, il se trouve en surnombre. Ce sont les loisirs forcés, mais ce ne sont pas là des loisirs, c'est le chômage, c'est la misère

et la faim. Le progrès cessera-t-il ? Malgré les résistances, c'est impossible. L'humanité devient immensément riche, et elle a acquis, elle devrait avoir acquis sa sécurité. Le problème est non pas celui de la production, ni secondairement celui de la répartition du travail, c'est celui de la répartition des ressources au profit des individus. L'être humain a droit à la vie. Solution mondiale qui doit s'appliquer à toute l'humanité fédérée et unifiée. Droit à la vie, droit de vivre avec le plus d'intensité possible et le plus largement possible ».

Rodrigues lit une déclaration qui réclame pour tous les travailleurs, manuels et intellectuels, pour tous les hommes, la sécurité.

Il donne ensuite la parole à *Guiraud*, qui donnera les impressions de son voyage en Espagne. Mais Guiraud n'est allé qu'à Madrid pour assister, comme délégué de la C. G. T., au congrès de l'U. G. T. Il veut bien dire qu'à la vérité il y a deux grandes organisations syndicales, la C. N. T. à tendances anarchistes, surtout puissante en Catalogne, et l'U. G. T. à tendances socialistes et gouvernementales. Il ne connaît d'ailleurs que cette dernière. Il insiste sur le danger d'une restauration monarchiste et la puissance des jésuitières. La republique ne peut être consolidée que par l'appui des forces syndicales. Mais l'orateur ne voit cet appui que dans la politique de l'U. G. T., qui est une politique de soutien aux socialistes de gouvernement. Guiraud critique l'attitude antiparlementaire ou même aparlementaire des anarchistes, quoiqu'il déclare qu'il ait été autrefois anarchiste. A ce moment, il m'interpelle pour me rappeler ce temps lointain. Moi, je ne l'avais pas reconnu.

A la suite de ces critiques, *Rodrigues*, sans doute par peur d'une controverse, se hâte de répondre que le *Droit à la Vie* n'a pas à prendre parti entre les différentes tactiques des militants espagnols. « Nous envoyons, à tous les travailleurs espagnols, nos meilleurs vœux pour leur affranchissement total ».

M. P.

⁂

La commission exécutive du *Droit à la Vie*, réunie le 4 janvier « a décidé comme mesure immédiate de préconiser la réquisition des produits voués à la destruction et leur distribution entre les chômeurs mondiaux et éventuellement, la réquisition des entreprises abandonnées en posant comme principe que, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur la légitimité de la propriété individuelle, on ne saurait lui reconnaître le droit de procéder à sa propre destruction ».

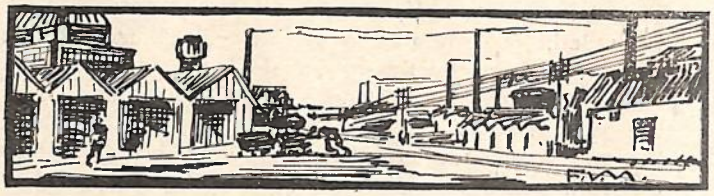
Ainsi *Le Droit à la Vie* s'attaque au vieux principe de propriété, au *jus utendi et abutendi*, pour lui substituer un nouveau droit, le droit collectif de l'humanité, non seulement aux richesses naturelles, mais aussi aux richesses produites.

Cette propagande aura surtout un résultat moral. Faire entrer dans les cerveaux des prolétaires la notion du droit à la vie, c'est leur infuser en même temps l'esprit révolutionnaire.

J'ai dit au début du compte rendu que j'avais été frappé de l'absence des travailleurs manuels au banquet du D. A. V. J'ai aussi été frappé des déclarations révolutionnaires faites par les intellectuels. Alors qu'avant la guerre on tournait en dérision dans les milieux réformistes le caractère catastrophique de la révolution, alors que les cadres de la C. G. T. sont devenus anti-révolutionnaires, alors que les communistes font de l'agitation électorale, ce sont des intellectuels qui lèvent l'étendard de la révolte et qui parlent le plus sérieusement du monde de la catastrophe prochaine et inévitable. Ils croient à la révolution, la masse des prolétaires n'y croit pas. Ils ont un rôle d'animateurs.

Reste à développer les conséquences du nouveau droit. A notre point de vue la question la plus importante est celle des échanges. C'est très bien de faire la réquisition des marchandises produites en excès, mais il faut donner aux producteurs (associés) les moyens de substituer eux-mêmes et de renouveler le processus de production.

Le *Droit à la Vie* annonce que ses dîners auront lieu le premier lundi de chaque mois.



DISCUSSION SUR LE CONGRES ANTIMILITARISTE D'AMSTERDAM
au Banquet du 23 décembre

Bertrand. — Si je prend la parole, c'est simplement dans le dessein de provoquer un échange de vues sur cette manifestation qui a eu, il faut le reconnaître, un très grand retentissement, mais qui a donné lieu à des jugements extrêmement différents et parfois contradictoires. Comment nous retrouver au milieu de ces opinions passionnées, soit enthousiastes, soit hostiles ? J'ai eu la chance d'être guidé par un camarade qui a été à Amsterdam et que je considère comme un témoin précis et digne de foi. Seule sa timidité l'a empêché de venir prendre la parole ce soir. Je ne suis que son truchement.

J'ai d'abord eu à ma disposition le bulletin de l'Association internationale antimilitariste, rédigé par Albert de Jong, et qui est nettement défavorable au congrès. Albert de Jong avait auparavant écrit à Barbusse, organisateur dudit congrès, pour demander des précisions et pour avoir la promesse de pouvoir parler pendant trois quarts d'heure. Il se plaint amèrement de n'avoir reçu aucune réponse. Il ne semble pourtant pas que le silence fût de parti pris. Les organisateurs, Romain Rolland et Barbusse, ont procédé d'une façon romantique et non pas pratique. Ils ont convoqué le monde entier à prendre part à la manifestation. Or si les organisations elles-mêmes n'ont pas marché

officiellement, ou du moins si très peu d'entre elles ont marché, beaucoup de leurs fractions ont marché. Il était matériellement impossible de répondre à des milliers de missives.

Je viens de dire qui si beaucoup d'individus ont adhéré, les organisations, dont ces individus faisaient partie, se sont bien gardé de répondre à l'appel. C'est que le congrès apparaissait aux yeux de bien des gens comme une vaste entreprise de noyautage au profit du parti communiste. A mon avis, ce fut pourtant une belle occasion de faire l'unanimité contre la guerre. Je fus le seul, à *Plus Loin* à être d'avis d'aller à Amsterdam. Je comprends la méfiance des camarades. Mais n'est-ce pas une maladresse, une sottise, une faiblesse que d'être trop prudent, que d'être toujours prudent. Le congrès a suscité après lui des manifestations où il s'est dit des choses qu'il faut dire, où l'on a entendu des déclarations qu'on a perdu l'habitude d'entendre. Je suis partisan d'une manifestation coûte que coûte et n'importe comment, d'autant que cette manifestation correspondait bien à l'opinion publique et qu'elle a suscité la formation de comités locaux qui ont fait et qui font encore une propagande intéressante.

J'arrive au reproche d'Albert de Jong sur le boycottage des publications anarchistes. Or si on lit attentivement son bulletin on voit qu'il a pu faire distribuer son manifeste. Les diverses tendances avaient des stands où elles pouvaient distribuer ou vendre leurs publications.

Le congrès aurait été une Tour de Babel. On comprend bien que lorsque des délégués ont écouté avec politesse un certain nombre de discours dans une langue qu'ils ne comprennent pas, ils se fatiguent et se mettent à discuter entre eux. Mais y avait-il une hostilité systématique contre ceux qui n'étaient pas des communistes purs ? Ce qui a pu donner l'impression d'une mainmise des communistes sur le congrès, c'est que ceux-ci étaient massés d'une façon disciplinée autour du prœsidium, c'est-à-dire devant l'estrade, et que tout en n'étant pas en majorité, ils donnaient l'impression dans leurs manifestations de représenter l'opinion commune.

Nous avons d'autres renseignements dans les Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme, laquelle fut représentée à Amsterdam par Prudhommeau. Celui-ci affirme que le congrès fut une manifestation sérieuse et parfois émouvante. Basch critique le congrès, organisé à Amsterdam par les communistes et dont le manifeste est nettement dirigé contre la deuxième internationale.

Reynier, dans le bulletin de la Ligue des Droits de l'Homme, édité par la section de l'Ardèche, me paraît avoir donné le compte rendu le plus objectif.

Je n'ai aucune tendresse particulière pour le communisme et pour les communistes. Mais pourquoi avoir peur de nous commettre avec les communistes pour une propagande de ce genre ? D'où vient que nous soyons si timorés ? Il ne faut pas que nous soyons tellement jaloux de notre autonomie au point de ne pas agir.

Besnard. — L'Association Internationale des Travailleurs a été sollicitée de participer à ce congrès, qui primitivement devait se tenir à Genève et dont l'idée avait été lancée par Barbusse, Romain Rolland et Challaye. En définitive, c'est Barbusse qui finit par être considéré comme le seul animateur du congrès.

A la C. G. T. S. R., nous n'avons pas voulu participer, parce que les organisateurs connus n'étaient là que pour la frime. Les véritables organisateurs étaient les membres du bureau communiste de Berlin. Or il faut se souvenir du Ve congrès international communiste, dont la thèse nettement déclarée est que pour l'Internationale communiste il s'agit moins de s'élever contre la guerre que de s'élever contre certaines guerres. Les communistes attaquent la diplomatie capitaliste. Mais ils s'allient avec certains Etats bourgeois contre d'autres Etats bourgeois. Souvenez-vous de la politique « impérialiste » des Soviets en Chine et de leur mainmise sur le chemin de fer de l'Est chinois. En fait, il ne s'agissait pas d'une manifestation contre la guerre, mais d'une manifestation pour couvrir la politique et la diplomatie soviétiques. Tout est impérialiste sauf l'impérialisme soviétique.

Albert de Jong a eu raison de prendre ses précautions avant d'envoyer son adhésion. Il devait prendre ses précautions pour s'assurer qu'il pourrait prendre la parole et se faire entendre. Il avait bien raison de demander les conditions exactes de l'organisation du congrès. Barbusse n'a pas eu, dit-on, le temps de répondre. Il a bien trouvé le temps pour réclamer de l'argent aux simples participants.

En réalité, le congrès s'est tenu dans conditions extraordinaires. Aucun compte rendu exact. Pour obtenir la parole, il fallait soumettre les grandes lignes de son discours au prœsidium. Et qui tenait le prœsidium, si ce n'est pas les bolcheviks ? A. de Jong, quoique secrétaire d'une Association antimilitariste, est jeté à la porte par la garde rouge, alors que les correspondants des journaux bourgeois sont poliment accueillis, etc... La manifestation du Congrès a été sollicitée par l'Internationale communiste pour créer un front rouge afin de défendre l'U. R. S. S. D'abord sauver le gouvernement russe. La grève générale insurrectionnelle dirigée contre le capitalisme et contre l'Etat est pour ces gens-là une baliverne. Pour réaliser un front unique contre la guerre, ils devraient d'abord être mis en demeure de rompre leurs alliances avec les pays capitalistes.

Goujon. — Au groupe de *Plus Loin*, je me suis opposé à la participation au congrès. Voici pourquoi. J'estime qu'être contre la guerre ce n'est pas suffisant. On réunit ainsi des gens d'opinions disparates et qui ont des intérêts différents, voire opposés. L'important est de savoir comment organiser la paix. Or comment organiser la paix avec ceux qui par exemple conçoivent la paix sous une forme autoritaire ? On me dira que c'est, d'abord avant tout, la propagande contre la guerre. Mais à parler toujours de guerre on la crée. En propageant la crainte de la guerre, on détermine la fuite en avant. Devant la menace on arrive à dire : autant en finir tout de suite. Et puis cela devient dans l'esprit de nombre de gens le moyen, le seul moyen de sortir de la crise du chômage. La propagande vivante est celle qui aspire à l'organisation sociale de la paix.

Daudé-Bancel. — Une simple motion d'ordre. Quand un

individu se permet d'organiser un congrès, il doit s'occuper de cette organisation. La correction la plus élémentaire est d'organiser sa besogne et de répondre à toute correspondance. Le silence de Barbusse est sans excuse.

Bertrand. — Je n'attache aucune importance à cet incident. Pour moi la nécessité la plus pressante est de faire chorus à toute manifestation contre la guerre. Si le congrès ne s'est pas tenu dans les conditions que nous désirons, c'est peut-être parce que les gens raisonnables ont hésité à y aller. Je ne nie pas l'importance d'organiser la paix. Mais il faut aussi créer une pression générale sur les gouvernements contre la guerre. A ce point de vue, il est important de manifester avec violence. Ce qui prouve ce que je dis, c'est la peur que les gouvernements ont du communisme. Quelque opinion qu'on ait sur le communisme, quelque peu de sympathie qu'on éprouve pour lui, on est obligé de reconnaître que lui seul est une menace pour les gouvernements bourgeois. On poursuit et on persécute d'une façon abominable les jeunes propagandistes, on les condamne férocement ou on les expulse. Personne ne bouge. Même les gens qui se targuent d'idées avancées ont l'air de trouver ces persécutions toutes naturelles.

Le congrès d'Amsterdam n'était pas un congrès au sens strict du mot. Il n'avait pas de programme. C'était une manifestation. Pour moi, ce qui est important, c'est la suite, ce sont les créations de comités locaux, l'action de ces comités créant une agitation sérieuse et durable pour la diffusion des idées et non pour une propagande spécialement communiste. Je répète que nous sommes trop réfléchis et qu'une manifestation contre la guerre n'a de signification que si elle est générale et collective, englobant tous les révolutionnaires y compris les communistes. A ce point de vue, la réponse du Parti Socialiste Unifié, disant que son action propre est très suffisante, est proprement lamentable. Une propagande antimilitariste ne peut pas être l'apanage d'un parti.

Un camarade russe affirme que le congrès a été truqué et une véritable comédie. Les délégués étaient pour la plupart délégués par eux-mêmes ou par des organisations inexistantes. Au congrès même, la garde rouge frappe les distributeurs de tracts anarchistes. Elle se met à chanter l'Internationale quand un orateur appartient à une organisation dissidente. On a raison de protester contre les persécutions policières. Mais on oublie de protester contre celles qui sont exercées par les bolcheviks. En Russie, il y a des milliers d'anarchistes ou de syndicalistes anarchistes emprisonnés ou déportés. Nous avons organisé un fonds de secours pour venir en aide à ces camarades qui souffrent là-bas de faim et de misère. Nous sommes au courant de leur martyre par les lettres qui nous parviennent. Ces lettres leur valent un redoublement de persécution. Si nous racontons ces faits à des communistes ils refusent d'y croire. Bien mieux, si nous les racontons à des anarchistes, ceux-ci haussent les épaules et ne veulent pas y prêter attention. Le bolchevisme est devenu à la mode. On admire le plan Quinquennal. On considère le régime des Soviets comme un régime d'avenir. On pense que sa valeur est prouvée par le fait même qu'il existe et qu'il dure. Mais on ferme les yeux sur la dictature, assise et consolidée par la tyrannie de Guépéou.

Israël. — Je suis du même avis que Bertrand. Sans adhérer au communisme on peut s'entendre pour une action commune en vue d'une propagande précise et limitée

Matteï. — C'est ce que nous avons fait au moment où des fascistes français prétendaient imposer leur volonté en assaillant les hommes de gauche dans la rue et en leur faisant ingurgiter de l'huile de ricin. Pour répondre à ces attentats individuels, nous n'avons pas craint de nous entendre avec des délégués communistes qui sont tombés d'accord avec nous sur toutes les conditions d'action commune, étant bien entendu que cette action serait indépendante des partis officiels. Malgré ces conditions acceptées, nous n'avons pu obtenir l'adhésion, ni du S. F. I. O., ni des confédérés.

Besnard. — Pour notre part, il nous a toujours été impossible d'agir d'accord avec les communistes. Nous n'avons jamais trouvé chez eux que fanatisme, intolérance et mauvaise foi. Que de simples militants soient sincères, je n'en doute pas. Mais quand on a affaire aux dirigeants, à ceux qui reçoivent les directives et les subsides de Moscou, on est complètement dégoûté. Pour eux, la lutte contre la guerre se résout dans l'unique préoccupation de défendre l'impérialisme de l'U. R. S. S.

***

Sans vouloir discuter la valeur des arguments présentés ci-dessus, il nous semble que la question est mal posée. Nous dirons du reste la même chose d'une discussion sur le même sujet qui s'est déroulée devant la Ligue des Droits de l'Homme, l'automne dernier à Paris.

On distingue deux tendances principales : 1° Guerre à la guerre ; 2° ... à moins que ce ne soit pour défendre la Russie contre le capitalisme occidental. Front rouge ! Front rouge !

Mais, répudiant toute guerre manigancée en France ou chez les voisins, ce n'est pas pour nous laisser entraîner par les diplomates de Moscou qui sont bien de la même trempe que ceux d'ailleurs ; partout une guerre offensive prend volontiers le nom de guerre défensive et les buts nationalistes s'enveloppent facilement de prétextes tout différents. Dans *Plus Loin*, jamais nous n'avons rien dit contre la tentative russe d'une organisation du travail qui diffère de celle des pays occidentaux, et nous ne dirons jamais rien ; même nous pouvons faire abstraction de la forme étatisée rigide sur l'activité de laquelle le Fonds de secours russe de L'A. I. T. nous renseigne, mais enfin une armée « rouge » est une armée, un général « rouge » est un général, une guerre déclanchée sur le Dniestr est aussi bien une guerre que si elle s'allumait sur la Vistule.

Sommes-nous alors aveuglément partisan de la formule simple : Guerre à la guerre ? Pourquoi ne marchons-nous pas derrière les objecteurs de conscience qui deviennent chaque année plus nombreux et qui font preuve d'un grand courage personnel ?

Nous croyons qu'une révolution éclatera un jour ou l'autre et qu'il faut qu'elle éclate si l'évolution des idées doit se refléter dans la vie des sociétés. Nous désirons, certes,

qu'elle soit aussi respectueuse que possible des vies humaines et aussi impitoyable que possible envers les institutions. « La révolution sera sanglante dans la mesure où elle sera mal préparée et... le sang répandu sera la marque de son imperfection concrète » (R. Aron, Onze témoignages, N. R. F.).

Or, un homme se dressant contre un système, un groupe d'hommes, une population en insurrection ressemblent à s'y méprendre à un guerrier, à une troupe de soldats, dans leur mentalité, sinon dans leurs uniformes. Une insurrection peut tourner à la lutte contre classes, à la guerre civile si les résistances s'accentuent et persistent.

Donc, guerre à la guerre sous toutes ses formes quand il s'agit de nationalisme, de religion, de capitalisme.

Mais, hommes, gardons notre intelligence claire et notre bras prêt pour défendre l'homme, pour lutter contre l'exploitation, pour abattre l'Etat.

« Le dernier mot reste à la révolution », lisons-nous encore dans Onze témoignages (R. Dupuis et A. Marc). C'est aussi notre opinion.

THEATRE

Trop vrai pour être beau. Comédie en trois actes de Bernard Shaw, traduite par Augustin et Henriette Hamon, représentée au Théâtre des Arts.

Ce n'est pas la pièce classique de théâtre, c'est une fantaisie, où les situations et les personnages sont arbitraires et assez souvent faux, je veux dire sans relation avec la réalité et la vraisemblance. Mais ce n'est pas cela qui importe. La pièce, les situations et les personnages ne sont que prétextes à critiquer les mœurs et la société. Toutes les critiques ne sont pas justes. Bernard Shaw a, lui aussi, ses préjugés. Mais l'auteur oblige les spectateurs à réfléchir, il les intéresse, il les amuse, résultat auquel n'arrivent pas beaucoup de pièces mieux construites.

Bernard Shaw commence par critiquer la médecine. Mais il la confond avec les tâtonnements de la thérapeutique. Ce qui distingue un « guérisseur » d'un médecin, c'est que le premier est incapable de faire un diagnostic précis, c'est-à-dire de remonter à la *cause* des malaises observés. L'établissement du diagnostic est la meilleure garantie pour le médecin de ne pas nuire à son malade. Sans doute celui-ci guérira le plus souvent par ses propres moyens. Mais si le diagnostic est fait de bonne heure, et c'est là où consiste actuellement le progrès de la médecine, on pourra à temps éviter au malade l'installation et l'aggravation des symptômes évolutifs. En passant, Shaw incrimine le régime carné comme la cause principale des maladies et de la mort. A 80 ans, il a raison. A la puberté, il a tort. Tant pis pour les végétariens fanatiques.

Le premier acte souligne une grande vérité, c'est qu'il n'est pire tyrannie que celle de l'affection. Et cette tyrannie peut avoir les effets les plus désastreux quand elle veut mettre le protégé à l'abri de tous les risques. Une vie sans risques est proche de la mort. Un individu, une nation qui ne cherchent que leur sécurité, s'avouent incapables de vivre.

Le deuxième acte, qui se passe aux confins montagneux d'une colonie anglaise, est une satire de l'armée, parfois très amusante. Le prestige colonial de la Grande-Bretagne (comme de toute autre puissance mondiale) ne saurait prendre en considération les règlements de la Société des Nations et la Société des Nations elle-même, qu'elle ignore tout simplement. D'autre part l'autorité devant la simplicité de la franchise passe un bien mauvais quart d'heure. Le soldat Humble joue ici le principal rôle, et c'est à mon avis le meilleur rôle de la pièce. Une conséquence de la hiérarchie est que le supérieur profite seul de l'initiative intelligente de ses subordonnés. Je ne puis m'empêcher de penser à une société future qui serait organisée sous forme d'une administration hiérarchisée avec forte inégalité des traitements. Les conséquences et les abus seraient les mêmes.

Les personnages perdent pied au troisième acte. Ils avouent qu'ils ne savent pas où ils vont. Sauf peut-être l'aventurière, ex-femme de chambre, qui a une mentalité assez limitée et qui ne cherche pas si loin. Elle se contente d'expériences sexuelles temporaires et répétées. Elle commence à en être rassasiée et il est probable que le béguin qu'elle éprouve pour un sergent finira par un mariage. Les autres personnages ont plus de prétentions. Ce sont des oisifs qui ne savent à quoi s'occuper. Le colonel se réfugie dans la pratique de l'aquarelle. La jeune fille, qui s'est émancipée de la tyrannie familiale, s'ennuie à mourir. L'aventurier, qui a été aviateur, puis aumônier militaire, puis cambrioleur, n'a qu'une joie, c'est de prêcher. Mais ce prédicateur-né n'a plus de foi à prêcher, il ne croit plus à rien. Tous reconnaissent qu'ils sont des êtres égarés et ils ont la sensation que sous leurs pieds s'ouvrent des abîmes sans fond. La guerre a détruit les idéaux d'autrefois. La vieille morale ne reposait que sur des préjugés absurdes. Ils la nient. Mais il ne suffit pas de nier, il faudrait construire. Le vieux philosophe, qui apparaît à ce moment et qui est un athée rationaliste, a, lui aussi perdu sa foi. Il croyait à l'absolu de la Science, à un Déterminisme absolu, à la certitude de la Raison. Et voilà que tout s'écroule devant le relativisme triomphant. Il ne savait pas et il ne sait pas encore que la science ne peut donner que des approximations provisoires, qu'elle va d'approximations incertaines à des approximations plus précises, sans pouvoir jamais enfermer l'ensemble des phénomènes dans un système définitif. Chaque effort de synthèse est destiné à s'écrouler pour faire place à un autre système imaginé par l'esprit humain. C'est ce que j'aurais dit au vieux philosophe si j'avais pu m'entretenir avec lui. Le plus simple sera de demander à Hamon

si Shaw en est resté à la conception de la science qui fut celle de Zola.

Mais revenons à la pièce. Peut-être nos personnages trouveraient-ils la sagesse en Béotie (en U. R. S. S.). Mais aucun d'eux ne paraît décidé à aller vivre là-bas.

J'imagine que les critiques du troisième acte doivent toucher l'esprit des spectateurs anglais, imprégnés de protestantisme, auxquels on enlève la croyance aux balivernes de la Bible et qui restent désemparés. Elles sont moins sensibles aux Parisiens, dont beaucoup sont habitués depuis longtemps à vivre sans Bible, c'est-à-dire sans religion, et qui ne s'en portent pas plus mal. La plupart même de nos compatriotes bien pensants sont aussi sans religion réelle et ne vivent plus que dans l'accomplissement des rites traditionnels. Je ne crois pas que ni des uns ni des autres l'inquiétude morale hante l'esprit. Et si une foi dans l'avenir commence à s'élaborer, c'est sur le plan matériel qu'elle est conçue.

La Paix, d'après Aristophane, adaptation par François Porché, représentée au théâtre de l'*Atelier*.

On peut rapprocher la pièce de Shaw, *Trop vrai pour être beau*, de *La Paix* d'Aristophane. L'une et l'autre sont des fantaisies où l'esprit étincelle sur des sujets d'actualité, qui restent sujets d'actualité à travers les siècles. Dans les deux pièces, l'affabulation est plus ou moins invraisemblable, et à vrai dire elle ne compte guère. Ce sont les idées qui comptent. A ce point de vue ces deux pièces sont bien supérieures à celles du boulevard où une thèse soi-disant psychologique se dénoue en trois ou cinq actes. La tradition classique nous a habitués à la pièce construite comme une plaidoirie avec un commencement, un développement et une fin. Comme si la vie se présentait sous forme de compartiments étanches ! Certes, il y a parfois ça et là des épisodes, mais des épisodes qui se fondent dans la vie des personnages et se relient et s'enchevêtrent sans discontinuité avec d'autres épisodes et des personnages différents. Au point de vue social, au point de vue d'Aristophane et de Shaw, les personnages apparaissent plutôt comme des symboles pris dans la foule anonyme.

Shaw soulève beaucoup de problèmes. Il jette des tas de questions sans se donner la peine d'y répondre. Aristophane s'est limité ici au problème de la paix. On se sent envahir par la mélancolie en constatant que le sujet est d'actualité au bout de 2.300 ans. On comprend les ambitions des rois conquérants et le désir du butin chez les aventuriers. On ne comprend pas que les peuples démocratiques et disposant d'eux-mêmes passent leur temps à se ruiner en guerres d'éternelle revanche.

L'épisode qui m'a le plus frappé est celui qui montre l'éducation nationaliste et guerrière inculquée aux écoliers d'Athènes. C'est la même chose aujourd'hui. Il y a 37 ou 38 ans, dans la brochure « comment l'Etat enseigne la morale », nous avons dénoncé avec Goldsmith comment on bourrait le crâne des élèves des écoles primaires au moyen de refrains militaristes et des aphorismes chauvins. Ce bourrage de crâne continue après la guerre. Malheur aux instituteurs qui osent s'affranchir des préjugés imposés. Les gens bien pensants s'insurgent et dénoncent la brebis galeuse. Freinet en sait quelque chose.

Le moment le plus pathétique fut à l'entra'acte où Dullin s'adresse directement aux spectateurs et les adjure de travailler à la paix.

M. P.

CONTRE LA CHERTE DE LA VIANDE

La grande presse vient de signaler l'initiative de M. Henry Chéron, sénateur-maire de Lisieux, et tout récemment promu grand argentier du pays.

M. Chéron avait été scandalisé des prix abusifs auxquels les bouchers de la cité lexovienne vendaient la viande. Il a excipé du décret du 28 décembre 1926, par lequel les municipalités pouvaient participer à des entreprises destinées à ravitailler la population, à la condition expresse qu'elles supportassent les mêmes frais que les commerçants. D'après les gazettes, M. Chéron a parfaitement réussi dans son entreprise de vente municipale de viande de boucherie, et cela sans encourir la colère des bouchers qui, pour lui faire pièce, ont, *dès la création de la boucherie municipale*, vendu la viande 10 p. 100 meilleur marché qu'elle : preuve évidente qu'ils auraient pu, s'ils avaient réduit leurs prix plus tôt, par le simple libre jeu de l'offre et de la demande, empêcher l'initiative de M. Chéron.

⁂

Mais il est un moyen par lequel les bouchers trop intéressés auraient pu être mis au pas. C'est celui grâce auquel la viande frigorifiée aurait été vendue concurremment avec la viande indigène. La même question s'est posée en Grande-Bretagne, il y a une quarantaine d'années. A cette époque, ce pays (imitant l'exemple fâcheux de la plupart des autres) ne s'était pas encore engagé dans la voie protectionniste. Les producteurs de viande frigorifiée se proposaient d'y vendre de la « frigo ». Dès que cette prétention fut connue, elle souleva contre elle l'opposition véhémente des agrariens de la Grande-Bretagne. Le gouvernement passa outre et, dès lors, la frigo entra librement en Grande-Bretagne, à la satisfaction des consommateurs du pays. Les éleveurs, se voyant ainsi concurrencés, changèrent leur fusil d'épaule. Au lieu de produire de la viande de boucherie, ils s'attachèrent à produire des taureaux sélectionnés pour la reproduction, dont les pays chauds de grand élevage font une grande

consommation, et ils les leur vendirent cher, récupérant ainsi largement le fruit de leurs soins et peines nécessités par la production du bétail sélectionné : un de ces taureaux fut payé 500.000 francs !

⁂

Lorsque les éleveurs nivernais, charolais et normands connurent ces hauts prix, ils voulurent profiter de la bonne aubaine et ils produisirent, eux aussi, du bétail sélectionné, qui a été fort apprécié, notamment en Amérique du Sud.

Il semblait qu'après les expériences heureuses de la frigo pendant la guerre, les gouvernements français en faciliteraient la vente, ne serait-ce que pour réagir contre la cherté de la vie, tout en facilitant nos éleveurs *progressifs*. Or, il n'en est rien ! Par démagogie, ils ont entravé la consommation de la frigo et, de ce chef, les Américains du Sud vexés de ce que nous ne leur en achètons pas, s'abstiennent d'acheter des taureaux sélectionnés à nos éleveurs progressifs.

Et voilà pourquoi, pour avoir contrecarré le libre jeu de l'offre et de la demande, notre actuel ministre des Finances a dû se transformer en boucher, ce qui n'est pas son rôle, surtout dans la conjoncture actuelle.

Pouvons-nous espérer que le nouveau ministre de l'Agriculture, M. Queille, résoudra libéralement le problème de la viande et du bétail sélectionné, dans l'intérêt des consommateurs, de nos agriculteurs progressifs et de nos bons clients de la République Argentine ?

A. DAUDÉ-BANCEL.

A LIRE :

Le rapport de l'*Association internationale des travailleurs* (A. I. T.) de janvier 1933, sur son activité pendant les dix ans à partir de sa fondation, son but, et l'état actuel du mouvement.

Les articles sont de Pierre BESNARD, SCHAPIRO, MULLER-LEHNING, Gonzalez MALLADA, CARBO, SOUCHY, ROCKER, Adresse : Postfach, 26, Berlin-Wilmersdorf, Allemagne.

Pierre GANIVET. — *L'Espagne au tournant*, édition des Humbles, 84, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e) ; prix : 5 francs.

Pierre GANIVET. — *Subversion de l'économie allemande.*

On nous annonce la parution et mise en vente de la carte postale de protestation en faveur des « objecteurs de conscience » emprisonnés.

Celle-ci est laissée, avec l'aide d'une souscription, au prix de 2 fr. 50 le 100 ; 1 fr. les 25.

Adresser souscriptions, fonds et commandes à : BAUCHET, place de la République, Dives-sur-Mer (Calvados), C/C 212-64, Rouen.

Poursuivant la publication de leurs tracts éducatifs et antiguerriers — si bien accueillis par le pacifisme militant — les *Editions de la Sauvagette*, à Gourdez-Luisant (Eure-et-Loir) viennent d'éditer en tract l'article de *Stephen Mac Say* « Contre l'éducation de guerre et les jouets belliqueux ». Tous les pacifistes en comprendront la portée et l'opportunité et le répandront autour d'eux à profusion.

Adresser commandes aux *Editions de la Sauvagette*, chèque postal 541-02 Paris, à raison de 3 fr. 50 le cent ; 30 francs le mille, franco.

Signalons aussi que vient de paraître la 4e édition du tract bien connu : *Quand les Cloches blasphèment !...* (contre la guerre et le fratricide chrétien) : 3 fr. le cent ; 25 fr. le mille. *Autres tracts parus : Les Héritiers du Christ et la Guerre* (grand format : 4 fr. 50 le cent ; 40 fr. le mille). — *Les Véhicules du Crime* (3 fr. le cent ; 25 fr. le mille).

Pour faciliter la diffusion, nous envoyons, franco, contre 20 francs, 700 tracts assortis.

A paraître prochainement : *La Voix de l'Ombre* (confidences du poilu inconnu) ; *Ecartons l'enfance des voies criminelles*, (2e tract contre la presse et le cinéma), etc.

A signaler : Dans son numéro du 15 janvier 1933, le *Bulletin de l'Association Internationale des Travailleurs*, un compte-rendu des événements survenus en Espagne en décembre 1932 et janvier 1933.

NOUS AVONS REÇU :

Mussolini en chemise, par Armando BORGHI (éditions Rieder).

Le Parti socialiste, par J.-B. SÉVERAC (lettres de Brigitte) (éditions de la *Bataille socialiste*, 8, rue de la Collégiade, à Paris). Prix : 8 francs.

La famille Loiseau. Loiseau en 1880, publication mensuelle pour enfant (éditée par l'*Imprimerie à l'école*, à Saint-Paul) (A. M.). Prix : 0 fr. 50.

Le 45e Banquet des Amis de *Plus Loin* aura lieu au Restaurant des Coopérateurs, 31, Boulevard du Temple, le vendredi 24 mars, à 19 h. 30.

Le prix du repas (potage, viande, légume, fromage, fruit, 1/4 de vin, café) est de 14 fr. 50, service compris.

A l'issue du banquet : Causerie sur *Le rôle social du Technicien.*

PLUS LOIN est en dépôt à la Librairie Franssen, 11, rue de Cluny, Paris (5e), à la Librairie du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris (10e) et 5, rue Perdonnet, Paris (10e). — A Toulouse, kiosques Arcades du Capitole angle rue Romiguières et allées Jean-Jaurès, en face la Comédie.

A vendre, la *Géographie universelle*, d'Elisée RECLUS, 19 volumes, à l'état neuf, 1.000 francs. S'adresser à Bacourt, 2, rue de l'Olivier, Avignon (Vaucluse).

IMP. TOULOUSAINE (Lion & Fils)

Le Gérant : L. HAUSSARD.